

Nécessité d'un Auditorium.

Il faut, à la Nouvelle-Orléans un vaste auditorium pouvant abriter à l'aise et dignement des assemblées de dix à quinze mille auditeurs, pour le moins. Plus que jamais le besoin s'en fait sentir à l'heure qu'il est; plus que jamais on en réclame à grands cris la construction immédiate, car le temps presse et nous allons bientôt entrer dans la saison où doivent pulluler les conventions, les grands meetings politiques, économiques, artistiques ou philanthropiques qui se sont donnés rendez-vous dans notre cité.

En voici un exemple frappant. Il s'agit de le citer pour faire comprendre l'urgence nécessaire d'un pareil édifice. Nous voici arrivés au 4 septembre. Or, le 11 novembre, c'est à dire dans deux mois et quelques jours, nous aurons ici, simultanément, trois grandes conventions d'un caractère national, quoique pourvues de buts différents :

L'Association des Banquiers Américains, se réunissant le 11 novembre, et devant siéger trois jours;

La Fédération Américaine du Travail, convoquée pour le 13 novembre, et devant siéger au moins dix jours;

Les Filles de la Confédération, qui doivent commencer leurs séances le 12 novembre, et rester trois ou quatre jours.

Ce sont là des associations de la plus haute importance, et dont les délibérations doivent attirer des milliers d'assistants. Où trouver une salle pour y grouper, au pied d'une tribune ou d'une estrade, tous les orateurs, tous les intéressés qui nous arriveront à la fois pour prendre une part plus ou moins active aux débats de ces assemblées ?

En acceptant le titre glorieux de "Ville des conventions" que l'on nous a déjà donné, nous avons assumé une lourde responsabilité. Nous avons de graves devoirs à remplir envers tout le monde que nous avons cordialement invité et qui a gracieusement répondu à nos invitations. Il nous faut lui donner la place que nous lui avons promise et la salle sur laquelle il a le droit de compter.

Cette salle, nous ne pouvons guère maintenant l'offrir aux étrangers qui nous arriveront dans deux mois, mais nous espérons que les travaux auront pu commencer et que nos hôtes, un peu déçus par l'absence de l'édifice, pourront emporter en s'en allant la conviction que l'on s'occupe sérieusement ici de les recevoir dignement dans l'avenir.

Lait Tuberculeux

Récents expériences.

La polémique engagée entre le docteur Garnault de Paris, et le professeur Koch, de Berlin, a ramené l'attention sur la question de la contagion de la tuberculose par le lait des vaches malades. Au fond, le débat peut se résumer ainsi :

Au congrès de Londres, le docteur Koch avait affirmé l'innocuité du lait, émanant d'un animal contaminé. Pour arriver à démontrer l'erreur de son contradicteur, le docteur Garnault s'est inoculé la tuberculose, par injection, au lieu de s'astreindre à boire—comme Koch lui-même le lui avait demandé—du lait de vache infectée pendant une certaine période. Dans ces conditions, l'expérience, du docteur Garnault, pour intéressante qu'elle soit, laisse entière la question soulevée par le docteur Koch et qui intéresse les membres de famille du monde entier.

L'un des savants les plus autorisés en la matière, M. le professeur Noard, de l'école vétérinaire d'Alfort, a déjà dit ce qu'il pensait de l'expérience du docteur Garnault qu'il considère comme étant sans profit pour la science. Aussi, nous nous dans le "Matin", journal parisien, n'est-ce point son avis à ce sujet que nous sommes allés recueillir à l'école d'Alfort.

—Est-il possible, lui avons-nous demandé, qu'un enfant de vienne tuberculeux n'ait boit du lait "ora" d'une vache contaminée ?

—Oui, répondit-il sans hésitation. Toutefois, je crois qu'un pareil lait n'est dangereux que dans le cas où la mamelle de la vache renferme des tubercules. Et le cas est assez rare. Sur cent vaches tuberculeuses, il n'en est pas plus de deux ou trois dont la mamelle soit envahie. Mais, qu'importe ! le fait existe et je pourrais l'appuyer sur de nombreux exemples.

C'est ainsi que le docteur Gosse, de Genève, fils et petit fils de médecins, fut le malheur, voici plusieurs années, de perdre une fille de dix-sept ans. Jusqu'à la fin de 1892, elle était restée saine, sans avoir jamais présenté le moindre signe qui pût faire soupçonner l'existence de la tuberculose; mais, vers les premiers mois de 1893, elle se mit à dépérir, son père et plusieurs de ses confrères de Genève l'examinèrent à plusieurs reprises sans parvenir à reconnaître la cause. Enfin elle succomba. Le docteur Gosse eut le courage de faire l'autopsie. Il reconnut l'existence d'une tuberculose intestinale et méésentérique.

Comment la malheureuse enfant avait-elle contracté la maladie ? L'hérédité ne pouvait être invoquée; aucun de ses ascendants n'avait jamais paru tuberculeux. D'autre part, la localisation de la lésion sur les organes abdominaux permettait d'affirmer son origine alimentaire. Chaque année, la famille du docteur Gosse allait passer la belle saison à la montagne, dans un petit domaine héréditaire; et l'une des grandes joies de la jeune fille était de boire du lait de vache au sortir de la mamelle.

Or, soumise à l'épreuve de la tuberculine, trois des quatre vaches du domaine furent reconnues tuberculeuses. On les abattit, et l'autopsie permit de reconnaître que l'une d'elles avait la tuberculose de la mamelle.

Vous savez que la tuberculine, injectée à un tuberculeux, provoque chez le sujet une élévation de température, alors qu'elle ne détermine chez un sujet sain aucune réaction fébrile appréciable. On possède ainsi le moyen infallible de constater la maladie.

Expériences probantes.

L'exemple que je viens de vous citer me semble indéniable. Toutefois, il y a mieux. J'ai fait moi-même des expériences de transmission de la tuberculose bovine à des singes. Or, le singe se comportant, à l'égard de la maladie dont nous parlons, comme tous les mammifères, nous n'avons pas le droit de supposer que l'expérience faite sur un singe donne des résultats différents de ceux qu'elle aurait donnés sur un enfant.

Nous avons transporté trois singes au marché de la Villette. Nous les avons placés dans un local spacieux, bien éclairé, bien aéré, où un poble à gaz maintenait une température de 15 à 18 degrés. Chaque sujet avait une cage spéciale, bien isolée.

A ces animaux, nous avons donné, à défaut de lait provenant d'une mamelle tuberculeuse, du riz au lait sucré auquel on incorporait une petite quantité de culture du bacille de Koch d'origine bovine.

Cette culture avait été obtenue par l'ensemencement direct de la palpe d'une mamelle envahie par la tuberculose.

Nous en avons administré aux singes de petites doses, plusieurs fois répétées. Les animaux sont morts en deux mois.

L'autopsie a établi qu'ils étaient tuberculeux. La localisation des lésions montrait jusqu'à l'évidence que la muqueuse intestinale avait été la "porte d'entrée" du virus. Et l'on ne pouvait douter que l'infection tuberculeuse n'eût été la conséquence de l'ingestion des aliments souillés.

D'ailleurs, trois autres singes, de même provenance, qui n'avaient pas ingéré de matière tuberculeuse, étaient parfaitement sains.

Or, je le répète, le singe se comporte, à l'égard de la tuberculose bovine, comme les autres mammifères, comme l'enfant.

Les mémoires de Bidet.

Le compteur Bidet, qui vient d'être, comme on sait, victime d'un grave accident, a écrit ses Mémoires. Il y raconte ainsi un des premiers incidents de sa carrière :

"Un après-midi, la représentation allait s'ouvrir. L'orchestre était à son poste, se livrant à la cacophonie des accords; on se pressait au bas des marches en bois qui donnaient accès dans l'antre. Un cri retentit un cri épouvanté :

"Aïchir, s'est échappé !"

Aïchir, c'était un jeune tigre royal réputé, grâce peut-être à des exagérations voulues pour sa ornalité...

"Une seconde de plus, et il allait bondir, m'étrangler, me déchirer. Je pris les devants et ce fut moi qui bondis. Que de hurlements, que de rages, que d'éclats ! Ce corps à corps dans la demi-nuit, moi haletant, lui enragé, fut court. Si l'on avait été, j'étais perdu. Je le saisis de mes deux mains qui sont solides et larges, par la peau du dos, je l'enlevai sur mes reins, et sous ce poids énorme, sans trébucher, sans faiblir, je m'acheminai d'un pas égal et ferme vers la ménagerie..."

UNE RELIQUE.

Pendant la première période de la guerre sud-africaine, les Irlandais ont formé une brigade qui a pris la part la plus active aux grands combats livrés dans la cloche du Natal, notamment à la bataille de Colenso.

Cette brigade, qui n'a rien de commun avec celle qui plus tard forma le colonel Lynch, était commandée par le major John Macbride, de Mayo, dont le dévouement à ses compatriotes est bien connu.

Le commandant Macbride n'a conservé de sa laborieuse campagne d'autre souvenir que la mire d'une des pièces d'artillerie prises par les Boers à Colenso.

Mais M. Reitz, secrétaire d'Etat du Transvaal, se rendant en Europe, a apporté une relique autrement précieuse, le drapeau sous les plis duquel la brigade irlandaise a combattu, presque jusqu'au dernier homme, pour la cause d'un peuple qui voulait rester libre.

Par une lettre adressée au commandant Macbride, M. Reitz lui annonçait que ce drapeau glorieux revenait de droit au chef de l'héroïque brigade, et qu'il le déposerait entre ses mains, lors de son prochain voyage à Paris.

M. Macbride est allé montrer cette lettre à la rédaction d'une feuille parisienne. Il était tout ému de l'honneur qu'il lui était réservé.

—Qui osera prétendre après cela, a-t-il dit, que nous avons perdu notre peine en servant une cause désespérée ? Qui parlera de l'ingratitude des chefs boers pour les étrangers qui les ont assistés dans leurs épreuves ?

Tandis qu'il disait cela, le visage du brave commandant, plus soucieux de l'honneur que du profit, rayonnait de joie et de reconnaissance. Il paraissait plus fier de son drapeau matité que lord Kitchener de sa vicomté et de sa dotation.

Orpheum Athletic Park.

Le défilé des opéras du répartition des Olympiens contient toujours au Parc Athlétique, à la grande satisfaction du public.

Après "Boccace", "Olivette" et après "Olivette", "Said Pacha", "Ce soir", "Fra Diavolo".

Dans tous ces opéras se font applaudir à outrance Mmes Cox, Kendall, Barker et M. Eggleton, Lightwood et Seamus, les principaux artistes de la troupe.

Les Olympiens n'ont plus que deux soirées à nous accorder; profitez-en pour aller les applaudir une dernière fois, comme ils le méritent.

WEST END.

A mesure que s'approche la clôture des concerts, la foule semble grossir chaque soir, au West End. Il est vrai que Rosenbaker et son excellent orchestre redoublent d'activité pour satisfaire le public et il y réussissent complètement.

Ajoutez que Sallivan et Ferguson sont de habiles artistes dont les talents variés provoquent, à chaque instant, les bravos de l'auditoire. Le public ne se lasse jamais d'admirer Fox et Foxie l'étonnant clown et son merveilleux chien savant. N'oubliez pas de aller les superbes vues du vitaphone.

THEATRE CRESCENT.

La race des magiciens n'est pas éteinte, elle a de nombreux et brillants rejetons; Hermann, le grand Hermann, en est la preuve. Jamais on n'a possédé plus loin l'art de la prestidigitation et des illusions magiques. Aussi la foule encomble-t-elle la salle du Crescent depuis dimanche soir.

Aujourd'hui aura lieu la seconde matinée de Herrmann, il y aura foule, comme à l'ordinaire.

C'est samedi soir qu'il donna sa dernière séance. Qu'on ne l'oublie pas; après il disparaîtra pour au moins une année.

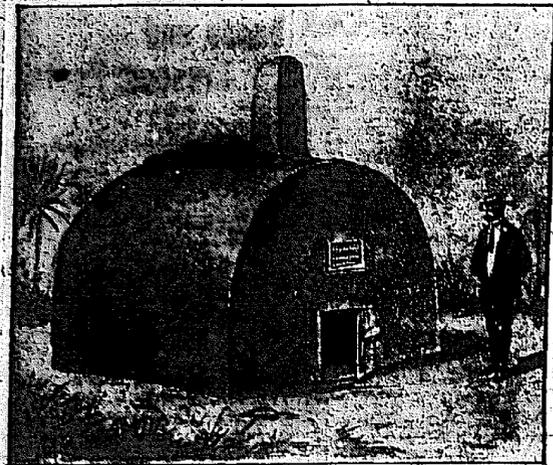
Herrmann chez les orphelins.

Herrmann le grand, l'unique, l'incomparable magicien, celui que les foules acclament et à qui la fortune sourit, est allé hier faire l'aumône de son talent à des orphelins.

Il a voulu, dans cette ville de la Nouvelle-Orléans qui l'accueille à chacun de ses voyages et que d'ailleurs il aime, laisser un peu de son cœur aux désertées de la vie, à celles qui ne pourront probablement jamais le revoir. Charitable et douce pensée dont il lui sera tenu compte.

A deux heures Herrmann arrivait à l'Asile St-Vincent où la mère supérieure le recevait. Il était aussitôt conduit à une vaste salle, sale, pleine de soleil, dans laquelle se dressait une petite scène, fort élégante et garnie d'un rideau et d'une toile de fond, dons de M. A. Schnyder.

Bientôt entrent les petites orphelines sous la conduite des bonnes sœurs.



LE SEUL SURVIVANT DE SAINT-PIERRE.

Le seul être vivant trouvé dans Saint-Pierre après l'éruption volcanique est un nègre qui était enfermé dans la grotte que représente cette gravure. Quand on l'a trouvé, trois jours après la catastrophe, il était inconscient, mais il a promptement repris ses sens au point de fumer une cigarette.

On ne peut qu'imaginer les sensations de cet homme; les narrer serait impossible.

Bulletin Météorologique. Washington, D.C., 3 septembre. Indications pour la Louisiane—Tamps—averses jeudi et plus frais dans la partie ouest; beau temps vendredi; vents légers à frais du nord.

LE PARC DE VILLE.

Voici l'époque des grandes chaleurs passées; elles ont été d'une intensité extraordinaire cette année, parfois même intolérables. Elles ont souvent soumis nos organisations à de cruelles épreuves, et bon nombre de nos habitants des deux sexes et de tout âge y ont succombé.

Impossible d'apprécier les services que nos parcs ont rendus à notre population exténuée, écrasée sous le poids des ardeurs d'un soleil implacable. Il y a à peine une vingtaine d'années, ils n'existaient pas, ces parcs, ou ils étaient inabordable.

Les routes qui y conduisaient étaient impraticables, et l'intérieur était dans un état plus lamentable encore que les abords. Qu'était-ce alors, par exemple, que ce que l'on a depuis appelé à juste titre "le Parc de Ville" ? un désert où l'on avait peur de pénétrer, parce qu'il rappelait de tristes souvenirs, et sous les chênes verts duquel il s'était livré tant de combats singuliers; où tant de duellistes avaient perdu la vie. Dans une ville où l'on est condamné à passer toutes ses matinées, toutes ses soirées en dehors des habitations, les avenues, les squares, les promenades brillaient par leur absence. Que de changements, que de transformations heureuses se sont opérés depuis cette époque !

De braves citoyens, honteux de l'état pitoyable où se trouvait la ville ou ils se glorifiaient d'avoir vu le jour, se sont mis résolument à l'œuvre, bien décidés à n'épargner ni efforts ni argent pour relever la Cité du Croissant, pour l'embellir, la rajouter et la rendre une fois de plus digne de sa vieille et glorieuse renommée. Dans tous ces tra-

voux de restauration on aperçoit la main et le goût d'hommes éminents dont les noms font grande figure dans nos annales et qui sont presque tous d'origine française. Nous n'en citerons qu'un, parce que la place élevée qu'il s'est conquise dans notre communauté et dans l'estime publique, lui donne un relief saisissant. Nous voulons parler du maire Paul Capdevielle.

Ce n'est pas par un caprice irraisonné du suffrage universel, ce n'est pas par un tour de main que M. Capdevielle est arrivé au poste suprême qu'il occupe avec tant d'éclat et a enlevé la popularité dont il jouit à si juste titre. C'est la conséquence de longs travaux poursuivis obscurément dans les bureaux, dans les cimetières, et qui ne semblaient pas devoir le conduire au point où il est arrivé.

Et, puisque nous nous occupons en ce moment des embellissements de la Nouvelle-Orléans et, spécialement, du Parc de Ville qui est devenu une de nos gloires, pourquoi ne dirions-nous pas qu'il en a été un des premiers inspirateurs, un des plus actifs auteurs et presque le père ? Une popularité solide, durable comme la sienne ne s'improvise pas, elle est le fruit de longs et opiniâtres travaux.

Nous venons de lire et relire avec intérêt, avec fierté le rapport annuel de M. Anseman, le surintendant actif et intelligent du Parc; il fait le plus grand honneur aux hommes qui se sont donné la mission de doter la ville de cette belle institution qui grandit et embellit tous les jours. Jamais le Parc n'a vu tant de visiteurs; il est aujourd'hui le rendez-vous de tous les pique-niques de la Nouvelle-Orléans et, malgré ses fortes dépenses, sa caisse grossit sans cesse.

Un progrès ne se produit jamais seul, a dit le proverbe. Le Parc de Ville en donne, cette année une; nouvelle preuve; avant longtemps, il sera devenu le modèle de tous les modèles de rendez-vous de plaisirs de l'Union, Nord et Sud, Est et Ouest.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 81, 80 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

XXIII LE RETOUR.

Quelle étreinte mnette ! Leurs deux âmes pour un moment se confondirent en un torrent de larmes. Tout ce qu'elles avaient souffert, de façons si différentes, semblait avoir passé de l'une à l'autre, et se fondre dans une unique douleur.

— Me pardonneras-tu ? murmura Zite à l'oreille de sa sœur. — Ah ! je ne savais pas combien je t'aime, répondit celle-ci. Victorien faisait assez sotte figure, entre elles. Il se décida, voyant qu'Anne ne voulait pas le regarder, à donner sa carte au domestique qui avait pris son parapluie.

UNE CATASTROPHE AU JAPON.

On annonce de Yokohama, que Mlle Tori Shima, qui fait partie d'un groupe s'étendant entre Mlle Bonin et Mlle principale du Japon, a été ensevelie entre le 13 et le 15 courant, par une éruption volcanique.

Tous les habitants, un nombre de 150, ont péri. On procédait au moment où la catastrophe s'est produite, à l'enlèvement d'un dépôt de guano.

L'île est recouverte de débris volcaniques, toutes les maisons ont disparu. L'éruption continue, accompagnée d'autres éruptions sous-marines dans le voisinage de l'île.

— Excès d'orgueil d'un gentilhomme pauvre, répondit le délinquant.

Bruce approuva de la tête; à cela rien à redire.

— Vous êtes le mari de ma nièce. Je n'aime pas les femmes divorcées, Zite, vous resterez la femme de celui que vous avez choisi. En ce qui vous concerne, monsieur, rien n'est changé, nous continuerons à travailler ensemble.

Ravi de voir l'affaire se dénouer avec tant de facilité, d'Albremont tendit la main à Bruce qui la secoua rudement, quoique sans effusion, et s'en fut ensuite vers la tante Laure dont il baisa respectueusement les doigts.

— Et maintenant, dit Bruce en leur faisant signe de s'asseoir, il faut que le monde ignore le secret qui a présidé à votre union.

Vous agitez comme si ce mariage bizarre était le résultat d'une fantaisie. On croira que je l'ai exigé pour n'avoir pas à me dédire de certaines conditions que j'avais cru devoir poser jadis. Vous n'êtes ni la première ni la dernière en votre pays, Zite qui a dû réaliser une extravagance au moment de vous marier. Et maintenant voici ce que je dis.

Il tenait son couteau à papier à la main, il en frappa un coup sec sur son bavard, comme pour silencer ses paroles.

— Vous vivrez avec votre mari, Zite, à l'endroit qu'il choisira, un hôtel de New York me paraît

convenir pour le présent. On vit fort bien à l'hôtel, et beaucoup de familles honorables n'ont jamais connu d'autre domicile. La profession de votre mari l'oblige sans doute à se déplacer, en raison des travaux qu'il aura à exécuter. Comme vous devez le savoir, il est inutile de vous créer une installation qui partent, serait provisoire. A l'hôtel où vous vivrez, qui sera décent, et même d'un genre assez relevé, votre pension complète couvrira évidemment plus que votre mari ne dépensait avant son mariage. C'est moi qui paierai cette pension à raison de huit dollars par jour et par personne. Vous aurez une chambre, un salon et un cabinet de toilette pour ce prix, plus votre nourriture; à moins que vous ne préfériez vous passer de salon et avoir deux chambres; c'est votre affaire. Ma nièce doit avoir un peu d'argent à elle, pour ses menues fantaisies; je lui remettrai deux cents dollars tous les mois. Et je ne veux entendre parler de rien autre. Notre loi, monsieur d'Albremont, porte que tout mari est tenu d'entretenir sa femme suivant sa position.

Vous gagnerez beaucoup d'argent, vous l'habillerez convenablement, et vous ferez en sorte qu'elle soit heureuse.

Il se tut; Victorien inclina silencieusement sa tête. Cet arrangement très large, qui représentait plus de quarante mille francs par

an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé.

De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir révisé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué.

Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Anne intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier; ou, bien entendu, il l'accompagnerait, et ils n'en sortiraient plus.

Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit :

— Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle...

— C'est vrai en partie, dit Bruce, approuvant de la tête.

— Mais vous ne me devez rien, et vous avez été pour ma sœur et pour moi d'une bonté incroyable... Mon ingratitude n'en est que plus criminelle...

Elle s'arrêta se mordant les lèvres pour retenir ses sanglots, puis reprit :

— Et pourtant n'ayant aucune ressource par moi-même, je suis contrainte d'accepter ce que je voudrais refuser. Mais je vais profiter de ce que je sais pour donner quelques leçons de chant; dès que... M. D'Albremont et moi nous pourrions vivre de notre travail, je vous prierais de cesser ce qui maintenant est un secours et plus tard serait une aumône.

Elle ne vit pas le regard noir de fureur que lui jeta ce mari d'une demi-journée. Anne l'avait aperçu et son tendre cœur en fut navré.

— Il est méchant ! se dit-elle avec horreur. Ma pauvre Zite ! que va-t-elle endurer !

— Vous avez de bons sentiments, ma nièce, dit Bruce en posant sa main pleine de compassion sur l'épaule de la repentante; nous verrons plus tard ce qu'il conviendra de faire. Ne nous occupons que du présent. Vous allez dîner avec nous. Monsieur d'Albremont, nous avons à travailler ensemble. Vous pourrez prendre tous les deux un train vers quatre heures; demain nous serons nous-mêmes à New York où nous vous retrouverons.

C'était irrévocablement fini. Zite était chassée du paradis terrestre, en la veille encore, et d'Albremont n'y était pas en-